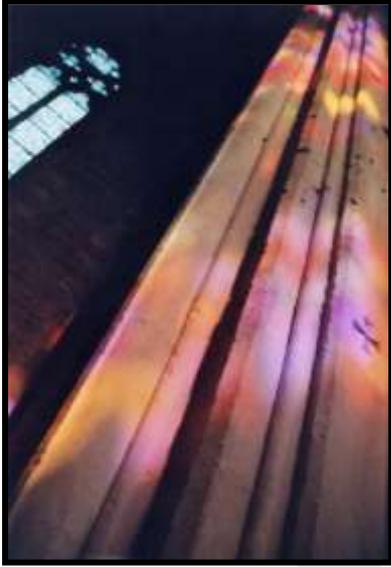


Dispute dans la cathédrale



Rideau polychrome, drapé devant le regard. Profusion tombante d'une étoffe, plis obliques creusés d'ombre. Et ces couleurs irréelles, fluo. J'aime, je n'aime pas. Splendides ou vulgaires, au choix... Impressions subjectives. Des goûts et des couleurs on ne discute pas. – Pourquoi ne pas en rester là ?

Mais aussi pourquoi y rester ? Ce qu'ici je vois, qu'est-ce que cela peut bien être, puis signifier ? L'art n'est pas que forme et couleur, et même style (grand angulaire en photo, contre-plongée, etc.). Aussi il est sens. Mes yeux voient, mais aussi mon esprit. Sinon c'est simplement décoration. Tous les arts évidemment, que ce soit l'architecture ou ici sa représentation photographique, ont la sensibilité

pour origine et pour terme, mais entre les deux s'ouvre largement le champ des réflexions.

Soit donc ici une polyphonie des impressions peut-être plus approfondies, présentée en forme d'un dialogue. Fin de l'introduction professorale. Lever de rideau et place au théâtre.

LE LOGICIEN – S'il y a tant de lumière en premier plan, c'est qu'elle vient de quelque part. Et tant de couleurs, de quelque chose de bien coloré. Raisonnons donc.

Comme je vois en haut à gauche de la photo une fenêtre gris-bleutée appartenant ordinairement à une église, c'est que je dois me trouver dans une église. Et dans une église il y a des vitraux.

LE SAVANT – En Occident.

LE LOGICIEN – Certes. Mais je continue mon raisonnement. Ces lumières viennent de vitraux derrière l'opérateur. Elles sont projetées à travers des verrières. C'est la lumière du soleil vue à travers elles.

LE POÈTE – Pourtant elles semblent émaner de la pierre. Elles parent la pierre de couleurs. Mieux, c'est la pierre elle-même qui est toute colorée. Car je ne me fie qu'à ce que je vois. La colonne s'enflamme sous mes yeux.

LE LOGICIEN (*dédaigneux*) – Si vous voulez... Mais en tout cas moi je me fie à ce que je sais, et ici mes déductions sont justes. C'est un phénomène optique se produisant bien dans un édifice qui est bien religieux, comme d'ailleurs le symbolise la croix gravée dans la pierre à droite de la photo.

LE SAVANT – Avant de consacrer la nef d’une église, l’usage était de graver un certain nombre de croix sur les piliers. On peut les compter...

LE LOGICIEN – En tout cas, ma déduction est bien juste, et la croix est bien signe chrétien...

LE SAVANT – C’est seulement le signe des débuts. Évidemment il y a en elle un souvenir mimétique du supplice initial du Christ (bien que dans ce cas elle soit plus un Tau grec, un T, qu’une croix). Ici d’ailleurs c’est une croix grecque, aux branches égales, et non une croix latine, à la branche supérieure placée plus haut. C’est la croix de la foi orthodoxe, centrée, non celle, dynamique et activiste, et venue après, des Croisades.



LE POÈTE – Cette croix est en creux, gravée. On peut la toucher yeux fermés.

LE SAVANT – C’est aussi qu’elle ne s’adresse pas aux yeux, mais à l’esprit. Très vite aussi le souvenir de son origine mimétique s’est perdu, et elle a fonctionné comme symbole abstrait. C’est pourquoi tous les iconoclasmes chrétiens s’en sont tenus à la croix, ou ont voulu y revenir. Mais les vitraux, eux, ont développé une autre voie, figuré des images, raconté des histoires (on les a dits alors « historiés »), et ont été en contradiction en quelque sorte avec le signe pur, abstrait, éternel ou immuable, de la foi, par quoi on avait commencé. Que la croix soit, comme ici, colorée d’images supposées être derrière, cela n’était pas dans les intentions des premiers vénérateurs de ce signe.

LE LOGICIEN – Cela n’est pas logique.

LE POÈTE – Mais c’est beau.

LE SAVANT – En fait l’être humain n’est pas simple et logique, mais par bien des côtés complexe et contradictoire. On a commencé par figurer des signes purs, puis par imaginer des scènes, l’hypothèse « réaliste » ou vraisemblable du *comment* a succédé à l’affirmation totalement abstraite ou seulement hiératique du *quoi* ; ainsi on a commencé par faire des croix, dessinées ou gravées, puis on a introduit les vitraux. Ici on a tout ensemble, mais dans la réalité historique les signes purs et abstraits ont précédé les images. Des temps différents de la foi sont ici superposés.

LE LOGICIEN – Ce n’est plus la même foi ?

LE SAVANT – Ce sont des modulations différentes de la foi : la première est certitude ou confiance yeux fermés, la seconde est imagination et rêve yeux grands ouverts.

LE POÈTE – Il m’arrive de connaître les deux états.

LE LOGICIEN – Pas à moi. J’aime bien qu’une chose ne soit qu’elle-même, et pas quelque chose de différent.

LE SAVANT – En tout cas, l’Occident a bel et bien choisi à partir du 13^e siècle le vitrail, tandis que le christianisme oriental gardait la crypte, et la lu-

mière des cierges ou des bougies, veilleuse de la nuit éternelle. C'est un grand virage qu'il a pris là.

LE LOGICIEN – Effectivement j'ai remarqué dans la deuxième photo de cette église...



LE SAVANT – C'est une cathédrale...

LE LOGICIEN (*empressé*) – ... un plateau sur lequel brûlent beaucoup de petites bougies.

LE SAVANT – C'est la première incarnation de la foi, qu'on éprouve de l'intérieur, avant qu'on s'occupe d'en vérifier l'exactitude, ou d'en prouver la réalité, par l'observation du monde, en regardant à l'extérieur de soi-même, ce que précisément permet de faire le vitrail. En cela, il est bien le reflet d'une époque thomiste, extravertie, qui argumente par l'expérimentation, et non plus comme auparavant augustinienne, introvertie.

LE LOGICIEN – Mais ce qu'on voit à travers un vitrail n'est pas le monde, mais des images colorées du monde.

LE SAVANT – Soit, mais la lumière vient de l'extérieur observable, et non comme auparavant de l'intérieur, du centre du cœur...

LE POÈTE (*l'interrompant*) – Loin des yeux, près du cœur.

LE SAVANT – ... alors c'est bien le cierge ou la bougie allumés qui illustrent mieux ce dernier mouvement.

LE POÈTE – Vous avez raison de dire : « allumés ». Il faut qu'ils le soient. La bougie n'existe vraiment que par ce qui la surmonte. C'est nécessaire, définitionnel : ce n'est pas le cierge qui fait la flamme, mais la flamme qui fait le cierge.

LE LOGICIEN (*irrité*) – Je ne comprends rien à ce charabia. Pour moi les choses sont bien plus simples. Le soleil produit la lumière, il me semble.

LE POÈTE – Pas sûr...

LE SAVANT – Et pas dans la Genèse non plus, où la lumière (*Lux*) est produite bien avant le soleil (*lumen*) : relisez donc la Vulgate... En fait, c'est d'une lumière intérieure qu'il s'agit. Et antérieure à tout ce qu'on voit, dont elle est la garantie. En fait ce qui compte c'est l'archétype de la lumière, qui constitue en essence ce qui, pour un esprit matérialiste, est censé la produire. C'est donc bien, comme dit notre ami le poète, la flamme qui fait le cierge.



LE LOGICIEN – Bien compliqué pour moi. En tout cas cette lumière-ci, sur le pilier, toute bariolée, n'est pas idéale, ou « archétypale » comme vous dites, mais réelle, et la preuve c'est qu'elle doit changer selon l'heure de la journée, et selon les saisons.

LE PHOTOGRAPHE (*auteur de l'image, intervenant*) – Cette scène ne dure que cinq minutes, en juin à Montpellier, entre 17h 30 et 18h. Ce n'est pas rien de la capter, et j'en suis assez fier.

LE SAVANT – En grec on appelle cela le *kairos*, ou moment critique. Félicitations.

LE LOGICIEN – En tout cas ce sont là des faits précis, et cette lumière est étroitement paramétrée. On peut en dresser la carte annuelle d'apparition. (*Rêveur*) Mais il y a aussi l'impondérable du temps couvert...

LE SAVANT – Précisément, ce que le vitrail apporte, en opposition avec l'immuabilité et l'éternité antérieures, c'est la perception du changement. Jusque là, la foi était un perpétuel monologue devant une évidence immuable. Lumière dans la crypte, arabesques du tapis musulman, rien n'y bouge. Mais le vitrail, c'est autre chose : c'est l'invasion de l'éternité par le temps, il permet de voir par les yeux de chair le passage de l'heure. C'est une réconciliation avec cette vie-ci, le passage de la cité de Dieu à celle des hommes.

LE LOGICIEN – Mais est-ce que l'on ne s'est jamais rendu compte qu'on n'avait en réalité affaire ici qu'à des illusions visuelles ?

LE PHOTOGRAPHE – Tout photographe le sait, dans tous les cas.

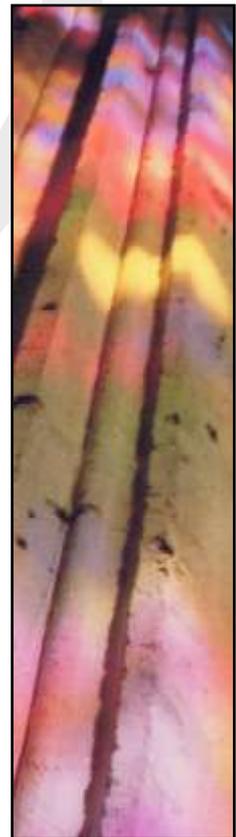
LE SAVANT – Ce sont précisément les accidents de la vision qui permettent le rêve, l'évasion. On se distrait du dogme, on fantasme, sur les ailes de l'imagination. L'affirmation sacrée collective se relativise, les individus et leur imaginaire s'émancipent, plusieurs partitions se jouent, plusieurs voix s'entrecroisent.

LE POÈTE – Comme en musique la polyphonie succède à la monodie...

LE SAVANT – Vous me concurrencez. Voyez donc par exemple les premières polyphonies dans le Codex de Montpellier du 13^e siècle, et écoutez-les sur le CD du groupe *Anonymous 4*...

TOUS LES AUTRES – Tiens, encore Montpellier...

LE SAVANT – Et n'oubliez pas que la polyphonie, dont on peut voir effectivement ici l'incarnation visible, a été au début pour l'Église, habituée à la monodie grégorienne ou au chant à l'unisson, une musique diabolique. On n'admet pas facilement la liberté et l'émancipation de l'individu, ni qu'à l'Évidence collective succède un monde de rêves personnels.



LE LOGICIEN – Mais avez-vous des preuves de la vérité de ces rapprochements ?

LE SAVANT – Aucune, seulement des intuitions.

LE POÈTE – À chaque effondrement des preuves le poète répond par une salve d'avenir.

LE SAVANT – ... comme dit René Char.

LE POÈTE – Peu importe qui dit quoi. En tout cas, s'il y a monologue, il y a risque d'obsession, et polyphonie, chance de liberté. C'est ce que nous venons de faire de toute façon dans notre dialogue à plusieurs.

LE SAVANT – ... notre polylogue.

(Ils sortent, à la fois heureux et malheureux de leurs différences)

© Michel Théron – 2011

[Article paru dans *Golias Magazine*, n°134, septembre/octobre 2010]

→ Voir aussi : [Art gothique](#).

